

XYZ. La revue de la nouvelle

Ballottements

Denis Vaillancourt



Numéro 46, été 1996

Voici le temps des assassins

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, D. (1996). Ballottements. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 33–38.

Ballottements

Denis Vaillancourt

Nathan, le visage contracté, les yeux angoissés, debout et immobile, les mains en visière, regardait le fin brouillard du matin s'étioler doucement à travers les carreaux embués. Une démarcation sur le corps délimitait clairement les lignes du maillot de bain qu'il avait l'habitude de porter. La blancheur immaculée de ses fesses jurait avec sa peau cuivrée. Dehors, une mécanique aux dents d'acier acérées broyait les sacs que des éboueurs recueillaient au bord du chemin. Le ciel était d'un bleu hallucinant et le soleil impitoyable dardait la mer de ses rayons meurtriers. La marée était basse, la plage luisante et la fureur de la mer inaudible à cette distance. Nathan se rappelait pourtant le bruit des vagues, ce bruit incessant qui, amplifié par l'opacité de la nuit, l'avait secoué dans son sommeil, l'avait brisé comme un corps ballotté qui s'éventraient sur les récifs. Les mains toujours en visière, il bougeait les yeux dans tous les sens. La mer avait très bien nettoyé les lieux. Quelques algues mortes abandonnées ici et là, c'est tout. Un chien courait sur le sable mouillé alors que son maître marchait loin derrière. L'animal se mit soudainement à japper tout en se dirigeant vers cette épave de navire qui faisait depuis des années la joie des habitants de ce petit bled perdu. La bête disparaissait derrière les ruines ancrées dans le sable et son maître accourait. Nathan, le corps tendu, la respiration retenue, le regard fixe, attendait. L'homme sur la plage ramassa un long bâton et fouilla le sable. Le chien sursauta et eut un mouvement de recul. L'homme leva le bâton. Un immense crabe y était agrippé. Nathan s'effondra dans son fauteuil comme un ballon qui se dégonfle. Aller marcher et faire semblant de cueillir des étoiles de mer ou encore des coquillages.

Oui, c'était une bonne idée. Épier les récifs sans en avoir l'air. Il enfila son maillot. Il jeta un dernier regard sur les pièces de ce petit cottage loué. Aucune trace. Il avait tout nettoyé. La cuisine, la salle de bains, le salon, la chambre à coucher. Surtout la chambre à coucher. Il avait jeté les couvertures. Le contrat de location stipulait que tout objet manquant ou brisé devrait être remplacé. Il irait acheter d'autres couvertures, c'est tout. Quelle idée aussi de se pointer comme ça, devant sa porte au moment où il se sentait si seul et en manque d'affection. Qu'aurait pensé Maryse, si bien élevée, si scrupuleuse ? Nathan se demandait comment il avait pu lui faire trois enfants sans trop la dégoûter. En vingt années et trois mois de mariage, il avait pu compter le nombre de fois où ils avaient fait l'amour. Deux cent quarante-trois fois, une fois par mois. Nathan se mit à rire. Que lui trouvait-il à Maryse ? Que lui trouvait-elle, elle ? Mystère ! Il ramassa ses clés sur la table, une serviette de plage, descendit l'escalier étroit, ouvrit la porte et sortit. L'air salin que le vent transportait lui faisait du bien. Il respira profondément, jeta un coup d'œil furtif à l'endroit où avaient reposé les sacs à ordures. Rien. Il traversa la rue qui longe la mer sans même regarder à droite ou à gauche. Ici, contrairement aux grandes villes, c'étaient les conducteurs qui regardaient avant de passer leur chemin. Nathan croisa deux inconnus américains. Un sourire insignifiant se dessina sur le visage de la femme, le nez de l'homme se contentant d'émettre un « Hi ». La tête de Nathan salua. Il descendit un petit escalier de bois, marcha sur trois ou quatre grosses roches, posa les deux pieds dans le sable encore humide et entreprit d'arpenter la plage. Il y aurait du monde aujourd'hui. Même si dans ce coin du pays l'eau était glaciale, la chaleur du soleil, la beauté de ce petit paradis perdu et le calme qui en émanait faisaient le bonheur des habitants et des gens de passage. Maryse n'aimait pas la mer. Trop sale, disait-elle. Pleine de cadavres, de bestioles et de pourriture. Elle préférait de loin le bleu artificiel des piscines et le chlore. Pas question non plus que les enfants aillent à la mer. Ils auraient bien aimé pourtant.

Une colère de Maryse avait clos le débat. Le corps voûté de Nathan avait sonné le glas de l'autorité paternelle. Étrangement, Maryse avait semblé déçue de cette autre victoire trop facile. Les enfants aussi. Nathan ressassait tout ça en regardant la mer qui allait et venait, et se disait que c'était l'endroit rêvé pour un mollusque de son espèce. Est-ce que par hasard Maryse aurait un amant ? Cette idée le fit sursauter. Jamais auparavant il ne s'était posé la question. Et voilà que, soudainement, ça lui venait à l'esprit. Et pourquoi pas ? Elle devait bien avoir besoin d'être caressée elle aussi ou de caresser. Nathan vécut un court moment de soulagement que le cri d'un homme vint anéantir. Des sueurs froides l'envahirent aussitôt, son cœur se mit à battre à tout rompre. L'homme qui avait crié se jetait à la mer. Rapidement, il y eut un attroupement. L'homme revint avec un enfant inconscient dans les bras et le coucha sur le sol. Des chairs molles et d'autres plus fermes, enrubannées dans des tissus colorés, s'agglutinèrent autour de l'homme et de l'enfant. Nathan eut un haut-le-cœur et porta la main à sa bouche. Il se retira dans un coin et vomit.

Pourquoi l'autre avait-il refusé de partir ? Il voulait bien lui offrir asile pour la nuit, mais pas plus. Nathan avait choisi ce coin méconnu d'Amérique pour faire le point sur son existence et voilà qu'il s'était présenté à lui. Ils étaient descendus sur la plage. Ils avaient marché sous le ciel étoilé. Le vent était frais, presque froid. Nathan avait scruté la plage de son regard fureteur. À cette heure de la nuit, elle était déserte. Il s'était alors dépouillé de ses vêtements et avait couru se jeter dans la mer sous le regard incrédule de l'autre qui s'était assis, le regardant s'ébattre. L'eau glaciale fouettait le sang de Nathan. Les caresses indécentes de la mer fouillaient sa chair et l'excitaient.

Les applaudissements de la foule tuèrent ses souvenirs interdits. Une femme prit l'enfant dans ses bras. Nathan eut honte de son érection naissante. Il déposa sa serviette, prit bien soin d'y camoufler les clés et courut se jeter dans la mer, sa complice. Ce désir qu'il ressentait, jamais Maryse ne le lui avait

procuré. Jamais aucune femme d'ailleurs. Le corps maintenant apaisé, il se dit qu'il devrait voir un médecin, un psychologue ou plutôt un psychiatre. Lui le comprendrait sûrement. Cette décision prise, il trouva l'eau bonne et décida d'y rester quelques minutes. Le cri des mouettes, celui des enfants, le rugissement de la mer, ces sons familiers qui d'habitude l'apaisaient, l'agaçaient maintenant au plus haut point. Les mouettes se gavent de charogne, la mer se libère de ses cadavres, les enfants fouillent le sable à la recherche de trésors enfouis. Et s'il tombait sur lui ? Si la mer le lui jetait en plein visage ? Il se mit à trembler, non pas parce que l'eau était froide, mais de terreur, d'une peur soudaine qui envahit tout son corps. La mer agissait maintenant comme un étau et resserrait son étreinte. Des algues mortes collaient à sa peau comme des sangsues et le vampirisaient. Lui qui avait connu un orgasme procuré par ces caresses fluides et sécurisantes, voilà que ces mêmes caresses tentaient de l'engloutir, de l'offrir en pâture aux habitants de la mer. Il vit, le temps d'un éclair, son corps aux trois-quarts dévoré rejeté sur le sable ; cela mit fin à sa léthargie passagère. Ses pieds avaient maintenant la lourdeur du plomb. Il avançait lentement, s'enfonçant dans le sable. Les vagues se refermaient sur ses cuisses et tentaient de le ramener dans la mer. Du moins voulait-il le croire. Elles s'agrippèrent ensuite aux genoux, puis aux chevilles. Vaincues, elles lui chatouillèrent la plante des pieds. Nathan sortit de l'eau sous les regards indifférents des baigneurs indolents qui n'avaient pas vu ce combat intérieur dont il sortait vainqueur. Il se dirigea vers sa serviette qu'il déroula. Ses clés volèrent en s'entrechoquant. Il les ramassa, les déposa sur le coin de sa serviette et s'y étendit. Le soleil lécha aussitôt son corps mouillé. Il eut un frisson. Son corps se rappela cette langue gourmande et il sourit. Le tissu de son maillot commença de s'étirer à nouveau. Nathan crut sage de se retourner sur le ventre. Subtilement, il creusa un trou dans le sable pour plus de confort. Il croisa les bras et laissa choir sa tête sur le côté. Un enfant, tout près, creusait le sable. Très beau, à peine

cinq ans, le petit garçon tenait dans sa main un objet qui allait et venait, triturant le sable qui volait dans tous les sens. Nathan revit le couteau qu'il avait tenu dans sa main. Il avait d'abord posé un oreiller sur sa bouche pour ne pas l'entendre crier. Puis il l'avait poignardé à plusieurs reprises, le sang volant dans tous les sens, jusqu'à ce qu'il s'immobilise. Ça avait été atroce. Le pire est qu'il y avait pris plaisir. Il avait attendu le milieu de la nuit et avait jeté le corps à la mer.

En rentrant, il irait immédiatement voir un psy, il le fallait. Son érection était maintenant à son zénith. Il vint. Il sourit au petit garçon qui ne lui retourna pas son sourire. L'enfant abandonna son chantier improvisé et courut se jeter dans les bras de sa mère. Nathan détourna le regard.

Il vit un attroupement d'enfants au loin, près des récifs. Quelques-uns criaient. D'autres dansaient autour de leur découverte. On avait ramassé des bâtons. Nathan eut de nouveau un haut-le-cœur. Il respira profondément et ferma les yeux. Faire semblant de rien. Se lever et aller voir de quoi il s'agissait pour avoir la conscience tranquille.

Les enfants maintenant en grand nombre masquaient complètement leur trouvaille. Nathan se fraya un chemin. Il vit.

Il paraissait dormir dans le creux d'un récif, immobile. Un mince filet d'eau lui servait de couverture. Deux trous noirs avaient remplacé les yeux. Au loin, le cri d'une mouette. Nathan comprit aussitôt que l'oiseau avait ravi les yeux de la dépouille ; deux magnifiques émeraudes qui l'avaient regardé avec tant d'affection et de reconnaissance. Avec un peu de discernement, on pouvait voir que la peau avait été trouée à plusieurs endroits. Une autopsie déterminerait l'arme du crime : un couteau de cuisine. Les enfants ne semblaient pas le moins du monde terrorisés ou dégoûtés de l'état du cadavre. Avec leurs bâtons, ils creusaient les plaies. Nathan trouvait les enfants cruels. Ils agissaient devant la mort comme devant une des choses les plus naturelles du monde. Mais la mort ne l'était-elle pas justement, naturelle ? Nathan détourna le regard, bouleversé par l'attitude des enfants.

Il se dirigea vers la mer. Une vague vint lui caresser les pieds. Il baissa la tête, aperçut un bref instant le reflet de son visage que l'eau agitée embrouilla aussitôt. Il se laissa choir sur les genoux et se mit à pleurer. De douleur ou de délivrance, il n'aurait su le dire. Après tout, les enfants avaient peut-être raison. Ce n'était qu'un chat, un chat errant en moins. On n'allait tout de même pas en faire un drame.